

# Le Philosophe sérieux, histoire comique: *humeur mélancolique et humour dans deux récits français confrontés à quelques textes de philosophie anglaise*

Audrey MIRLO

En 1761 paraît à Londres un récit anonyme qui ne connaîtra pas de réédition: *Le Philosophe sérieux, histoire comique*<sup>1</sup>. Vingt-neuf chapitres s'enchaînent plaisamment pour narrer la transformation de Phlegmaton, philosophe morose qui doit faire l'apprentissage de la gaieté. Adressée « au beau sexe<sup>2</sup> », la préface annonce un « coup d'œil rapide sur la philosophie à la mode ». Elle souligne l'inclination de l'époque à « mettre en romans la philosophie ». Pour sa part, l'auteur n'a pas l'ambition d'afficher un « esprit philosophique »: « l'esprit romanesque<sup>3</sup> » suffit quand il s'agit d'examiner à quelles conditions le philosophe peut trouver le bonheur.

---

<sup>1</sup> *Le Philosophe sérieux, histoire comique*, Londres, 1761. Le livre est consultable à la Bibliothèque nationale de France, il n'est accompagné d'aucune illustration. En dépit des recherches menées, il nous est impossible de tenter quelques hypothèses au sujet de l'attribution du livre.

<sup>2</sup> L'orthographe de toutes les citations a été modernisée, nous avons aussi changé les majuscules en minuscules pour tous les mots qui ne commencent pas les phrases, les noms propres exceptés. La ponctuation reste fidèle à la publication de 1761 en revanche.

<sup>3</sup> La distinction entre deux types d'esprit, « philosophique » et « romanesque », ouvre la préface du *Philosophe sérieux, histoire comique*, p. III-IV: « Depuis que l'on s'est avisé de mettre en romans la philosophie, tout le monde se croit philosophe, et sans doute il n'en peut résulter que de très grands avantages. Je ne prétends pas inférer de là que l'esprit romanesque soit un esprit philosophique; mais nos philosophes en sont bien plus aimables; ce qu'on perd en solidité, on le gagne en agrément, l'esprit du siècle y trouve bien mieux son compte, et c'est l'essentiel. »

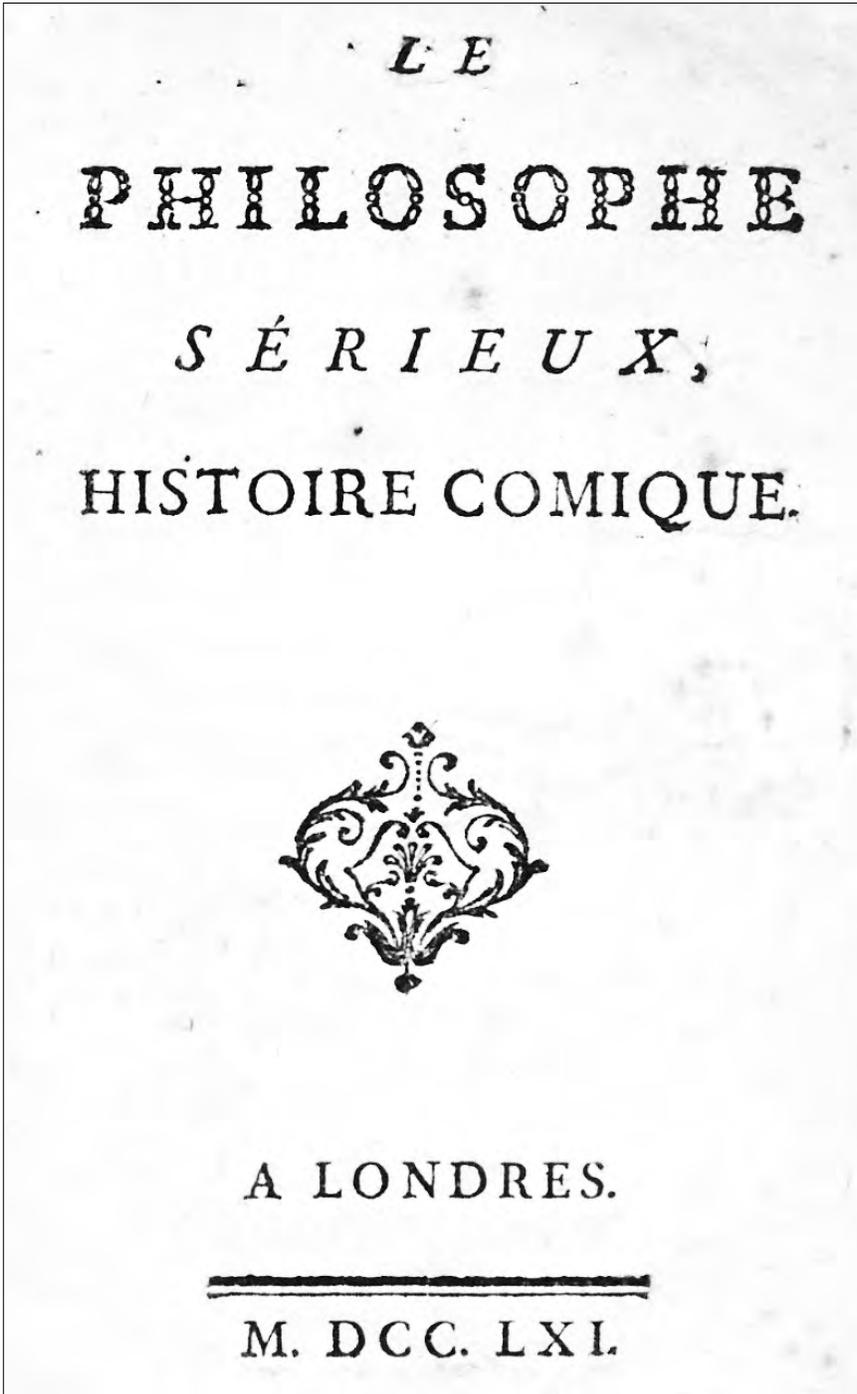
Présenté comme un « roman léger », *Le Philosophe sérieux, histoire comique* amuse ses lecteurs en détaillant les étapes qui mènent le personnage sur la voie de la guérison. C'est que Phlegmaton doit lutter contre un excès de sérieux afin de s'unir à Sémillantine. Le nom du personnage masculin annonce d'emblée l'humeur qui le domine et dans un moment de découragement, Sémillantine regrette d'être aimée par un être qui appartient à « ces espèces de fous flegmatiques ». Conformément à la théorie des humeurs, la description liminaire insiste bien sur la « froideur<sup>4</sup> » du protagoniste. Au fil des chapitres s'impose l'idée d'une profonde mélancolie car Phlegmaton subit aussi les affres atrabillaires. Les symptômes mélancoliques se laissent aisément repérer dans la diégèse : « rêverie », « fureur », « accablement », « consommation », « taciturnité ». La « triste manie » du comte dérègle aussi son imagination : le chapitre V l'installe face au miroir, tellement mécontent de l'image contemplée qu'il en vient à briser la glace. Suite à cette crise, le philosophe prend la décision de quitter la France dans l'espoir de vivre des expériences nouvelles qui adoucissent son tempérament.

L'ironie de la narration fait qu'il passe alors la Manche pour se rendre en Angleterre. Il sera mélancolique parmi les mélancoliques et les chapitres consacrés au voyage multiplient les références à la gravité locale. Les retrouvailles avec un ami (Milord) sont l'occasion de « graves embrassades » ; la jeune femme (Jenni Bimore) qui éblouit Phlegmaton lui fait l'effet d'une « noble gravité » et Milord l'engage à « aimer sérieusement » sans céder aux attendrissements dont les Français sont coutumiers. Le jeune Lord n'est pas homme à badiner, il consacre du reste l'essentiel de son temps à ce qu'il appelle « [ses] méditations ».

À la différence des personnages ridicules au théâtre qui affectent les mines les plus sérieuses pour dissimuler leur malhonnêteté ou leur incompetence, Phlegmaton et Milord ne sont pas des hypocrites. Ils ne se servent pas de la philosophie pour abuser autrui. Dans la petite comédie intitulée *Le Philosophe dupe de l'amour*<sup>5</sup> (1727), le docteur Pantalogue prétend vouloir instruire la belle Lucinde dans le seul but de passer de longs moments avec la jeune fille, sans inquiéter la jalousie de son épouse. Nul besoin de telles manœuvres pour les deux amis de 1761. Riches de naissance, ils ne cherchent pas non plus à faire fortune. Ils n'ont rien à voir avec

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 1. « Phlegmaton, au midi de l'âge, était froid par tempérament ; l'éte des passions fermentait dans son cœur ; mais cette douce chaleur n'arrivait jamais jusqu'à son visage. »

<sup>5</sup> Germain-François Poullain de Saint-Foix, François Dessaudrais-Sébire, *Le Philosophe dupe de l'amour*, Paris, F. Le Breton père et N. Le Breton fils, 1727.



*Le Philosophe sérieux, histoire comique*, Londres, 1761, couverture.

Valère et Monsieur Carondas, les charlatans que raillent *Les Philosophes* de Palissot (1760). À la même époque, dans l'un des *Contes moraux* intitulé *Le Philosophe soi-disant* (1759), Marmontel se moque d'Ariste qui affecte d'être « bien froid » pour se donner un air important. Exemple d'imposture qui montre bien la nature de ses préoccupations, lors d'une promenade après un riche repas, « Ariste avec un air rêveur feignit d'aller méditer dans une allée », en réalité « il digéra sans penser à rien<sup>6</sup> ».

De leur côté, Phlegmaton et Milord ne font pas semblant de « penser », ils ne cèdent pas à la tartuferie. Là n'est pas l'argument du *Philosophe sérieux, histoire comique* car la rigueur de l'étude a éteint en eux toute propension à la joie, le « spleen<sup>7</sup> » les menace bel et bien. Sur un mode humoristique (mais non satirique), le récit tend à exposer une corrélation entre l'excès mélancolique et la pratique de la méditation, définie dans une acception simple comme une réflexion approfondie. Porté par un dispositif narratif plus sophistiqué et plus ironique, *Cleveland*, un roman-mémoires antérieur, écrit par Prévost, dresse un constat similaire : le sérieux des études philosophiques plonge le personnage éponyme dans la mélancolie la plus noire, laquelle porte atteinte à la vigueur de l'esprit comme à celle du corps.

Pour chaque récit, nous examinerons la façon dont les tonalités, humoristiques et/ou ironiques, sont employées pour traiter le motif de la mélancolie philosophique. Nous rapprocherons aussi les œuvres de fiction mentionnées – œuvres qui s'appuient chacune sur un imaginaire spécifique à l'Angleterre et à ses habitants – de quelques textes écrits par deux philosophes d'expression anglaise, Shaftesbury et Hume.

## MÉDITATION ET MÉLANCOLIE

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la lettre *Sur les plaisirs* (1656) de Saint-Évremond relevait déjà quels pouvaient être les dangers de la méditation. Pour le comte d'Olonne, son auteur s'expliquait en ces termes :

Vous me demandez ce que je fais à la campagne ? Je parle à toutes sortes de gens, je pense sur toutes sortes de sujets, je ne médite sur aucun. Les vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies ; d'ailleurs je ne veux avoir sur rien un commerce trop long et trop sérieux avec

<sup>6</sup> Jean-François Marmontel, *Le Philosophe soi-disant, Contes moraux*, t. 1, Paris, Verdière, 1824 [1759], p. 234.

<sup>7</sup> *Le Philosophe sérieux, histoire comique*, p. 59.

moi-même. La solitude nous imprime je ne sais quoi de funeste par la pensée ordinaire de notre condition, où elle nous fait tomber<sup>8</sup>.

Dans les *Nouveaux dialogues des morts* de Fontenelle (1683), le « je ne sais quoi de funeste » trouve un nom plus précis, Parménisque évoque en effet la « tristesse » que causent les « réflexions<sup>9</sup> ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle les philosophes qui s'emparent le plus nettement de cette question sont britanniques : Shaftesbury dans les premières années du siècle, Hume quelques décennies plus tard. Dans *Le Philosophe sérieux, histoire comique*, il n'est pas anodin que les deux références explicites aux *realia* philosophiques visent ces deux auteurs. Le nom de Hume apparaît lors de la narration du séjour londonien : après avoir bu la rituelle tasse de thé, Phlegmaton, installé dans la bibliothèque de son ami, « prend les œuvres philosophiques de Hume ». L'influence de Shaftesbury se signale quant à elle sur un mode plus allusif : au début du chapitre IX le narrateur mentionne que « Phlegmaton eut avec lui [un] petit *soliloque* ». Mis en valeur par l'italique, le substantif peut renvoyer au titre choisi par Shaftesbury pour une œuvre parue en 1710 : *Soliloque ou conseil à un auteur*.

À ceux d'entre les lecteurs qui veulent prendre la plume pour livrer des « avis », Shaftesbury recommande dans ce *Soliloque* « l'exercice de la conversation avec soi-même<sup>10</sup> ». Celui qui soliloque « s'examine de près » et « pousse [loin] l'anatomie de son cœur. Il forme [...] deux personnes distinctes ; il est l'élève et le pédagogue ; il enseigne et il apprend ». Dans cette perspective, la célèbre devise du « connais-toi, toi-même » se trouve infléchie jusqu'à devenir « divise-toi » (ou « sois double »). Shaftesbury insiste encore sur la nécessité de « se critiquer soi-même<sup>11</sup> ». De fait, la « méthode gymnastique » du soliloque doit empêcher le penseur de se

<sup>8</sup> Nous avons consulté la lettre *Sur les plaisirs* telle qu'elle est reproduite dans le livre de Jean-Charles Darmon, *Philosophies du divertissement : le jardin imparfait des Modernes*, Paris, Desjonquères, 2009, p. 113.

<sup>9</sup> Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Nouveaux dialogues des morts*, éd. Jean Dagen, Paris, Librairie Marcel Didier, 1971 [1683], p. 288.

<sup>10</sup> Antony A. C. Shaftesbury, *Soliloque ou avis à un auteur*, dans *Œuvres complètes*, éd. Françoise Badelon, Paris, Champion, 2002 [1710], p. 249.

<sup>11</sup> L'expression se trouve dans le passage conclusif qui synthétise les principales propositions du *Soliloque*, p. 350 : « Le seul moyen qui peut nous autoriser légitimement à donner des avis, est de les recevoir d'abord nous-mêmes avec toute la soumission requise, lorsque le public daigne nous en donner par voie d'autorité. Si ensuite nous avons assez de résolution pour nous critiquer nous-mêmes, et examiner nos importantes visions, nos brillants désirs et nos sentiments spécieux, par la méthode de ce Soliloque tant de fois indiqué ; nous deviendrons moins suffisants, à mesure que nous deviendrons plus sages ; nous formerons

prendre trop au sérieux. « L'Esprit apostrophe hautement ses penchants, les évoque sous leurs propres formes, et les traite familièrement et sans cérémonie<sup>12</sup> », ajoute-t-il. Parce qu'il parvient à discipliner l'imagination, le soliloque est appelé à corriger le « régime austère » de la « Méditation », lequel « ne tardera pas à nous rendre atrabilaires et misanthropes<sup>13</sup> ».

Dans le récit de 1761, la mise en garde de Shaftesbury trouve à s'exprimer grâce au « pétulant » marquis français : « déride ton front, ... ris, folâtre, plaisante même de toi<sup>14</sup> », tels sont les conseils qu'il donne à Phlegmaton avant son départ pour l'Angleterre. L'utilisation du pronom tonique marque bien l'importance du phénomène de dédoublement expliqué dans le *Soliloque*. Les mots du marquis rappellent aussi que le rire et la joie – la raillerie et l'enjouement pour réemployer des termes associés à Shaftesbury – s'avèrent de précieux remèdes pour lutter contre la tendance mélancolique. Précisément, au terme de la fiction, la guérison espérée devient effective. Les signes sont physiques d'abord : la physionomie du philosophe s'est transformée, sur son visage « le masque de la froideur » a disparu, rires et sourires animent Phlegmaton qui ne craint plus d'attrister Sémillantine.

La réconciliation entre les deux amants est assez rocambolesque. Il faut dire que le comte, parti sans avertissement, est revenu en France accompagné d'une autre femme. Aussi mélancolique et sérieuse que Phlegmaton, Jenni Bimore a souhaité quitter l'Angleterre pour étudier le naturel réputé enjoué des Français. Après avoir assisté à un cours donné par un maître à rire, le philosophe a proposé d'assurer lui-même cette fonction auprès de la jeune femme. De retour à Paris, il paraît métamorphosé, « vif, ingénieux, tendre et galant tout à la fois<sup>15</sup> ». Après un deuxième soliloque qui lui permet de saisir l'étrangeté de sa situation<sup>16</sup>, le philosophe ne tarde pas à comprendre que ses efforts pour égayer son austère promise lui ont fait

---

notre caractère à cette modestie, cette condescendance et cette juste humanité, qui sont essentielles au succès des conseils et exhortations de l'amitié. Une philosophie domestique doit nous inspirer cette pratique pour notre propre usage. Des lectures intéressantes et le commerce de la bonne compagnie nous apprendront le reste. »

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 339.

<sup>14</sup> *Le Philosophe sérieux, histoire comique*, p. 15.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>16</sup> « En France je quitte une maîtresse adorable, parce qu'elle est gaie, enjouée, et folâtre, aujourd'hui me voilà garrotté en esclave au char d'une beauté muette, profonde et taciturnement réfléchie; ce n'est pas encore tout, il faut que je lui donne des leçons de gaieté, moi que la gaieté vient d'expatrier. » *Ibid.*, p. 54-55.

conquérir le sentiment de la joie. Une lettre apprend à Phlegmaton le chagrin de Sémillantine depuis qu'elle connaît ses nouveaux projets de mariage : il se précipite à son chevet. La pâle Anglaise est vite oubliée et les futurs mariés s'interrogent ensemble pour « savoir par quel inconcevable phénomène, la gaieté a pris naissance dans [l']âme<sup>17</sup> » de Phlegmaton.

Hormis le rappel convenu de « l'utilité des voyages », la fin du récit ne délivre aucune conclusion morale : le cas mélancolique présenté par Phlegmaton est laissé à l'appréciation du lecteur, lequel aura tout de même relevé que c'est à partir du moment où le philosophe s'est enquis du bien-être de son entourage (en particulier de la mélancolique Jenni puis de Sémillantine anéantie par la trahison) qu'il a cessé de ressasser l'idée de ses propres maux. La santé du philosophe paraît dépendre de sa capacité à se déprendre de lui-même. Le paradoxe veut encore que son bonheur s'affermisse lorsqu'il se met en capacité d'assurer le bonheur d'autrui. Pour sa satisfaction comme pour celle de ses proches, un équilibre est à maintenir entre le sérieux de la réflexion et la belle humeur d'un esprit vigoureux.

Le rire a un pouvoir rééquilibrant : « son rôle est de corriger l'humeur, c'est-à-dire de viser le retour de l'équilibre<sup>18</sup> », note Françoise Badelon dans l'introduction des *Œuvres complètes* de Shaftesbury. Claire Crignon-De Oliveira explique également : « À la pesanteur de l'humeur mélancolique, Shaftesbury oppose en effet la légèreté de l'humour ou de la bonne humeur, qui doit permettre à celui qui en fait usage de mettre à distance l'événement qu'il doit juger et de l'évaluer librement. L'humour, le badinage, la raillerie, sont ce qui empêche la mélancolie et les mauvaises humeurs de se fixer, de se transformer en habitudes pour devenir partie intégrante du tempérament<sup>19</sup>. »

Qu'il en ait eu le dessein, ou qu'il l'ait ignoré, l'auteur anonyme du *Philosophe sérieux, histoire comique* met à l'honneur cet idéal de pondération qui est celui de Shaftesbury. Dans le titre même du livre, la juxtaposition des deux adjectifs antonymes figure la nécessaire complémentarité entre deux dispositions de l'esprit. « C'était l'opinion d'un sage de l'antiquité, que la plaisanterie est la seule épreuve d'un sujet grave, et la gravité la seule épreuve d'un sujet plaisant<sup>20</sup> », rappelle l'*Essai sur la raillerie et l'enjouement*. À ce précepte la poétique du récit étudié se conforme pleinement.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>18</sup> Voir p. 50 des *Œuvres complètes* mentionnées précédemment.

<sup>19</sup> Claire Crignon-De Oliveira, *De la mélancolie à l'enthousiasme : Robert Burton (1577-1640) et Anthony Ashley Cooper, comte de Shaftesbury (1671-1713)*, Paris, Champion, 2006, p. 479.

<sup>20</sup> Antony A. C. Shaftesbury, *Essai sur la raillerie et l'enjouement*, dans *Œuvres complètes*, éd. Françoise Badelon, Paris, Champion, 2002 [1710], p. 192.

## L'IRONIE DE PRÉVOST

Loin de parvenir à la guérison de Phlegmaton, nombreux sont les personnages de Prévost qui sombrent dans une tristesse sans fin. À cet égard, l'exemple du philosophe anglais est tout à fait révélateur. Dans le long roman-mémoires, paru entre 1731 et 1739 (sous le titre complet *Le Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même, et traduite de l'anglais par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*), vapeurs et évanouissements affaiblissent régulièrement le personnage mélancolique. Dans le quinzième et dernier livre, le philosophe se propose, après la mort de sa fille Cécile, de « rentr[er] par choix dans [un abîme] de deuil<sup>21</sup> », projet qui suscite l'assentiment de son épouse, laquelle statue de la sorte : « renonçons à la joie, parce qu'elle est aussi contraire à notre devoir qu'à notre goût<sup>22</sup> ». Dans le dispositif de la fiction, le récit censément écrit par Cleveland doit justifier son goût pour « une chère et délicieuse tristesse<sup>23</sup> ». L'oxymore marque bien la singularité du narrateur qui n'écrit que pour se remémorer ses maux dans un mouvement d'abandon complet à la mélancolie.

Le registre pathétique ne manque pas d'imprégner la plus grande part de l'œuvre : sans cesse avivé par les détails de l'analepse, le désespoir de Cleveland suscitera l'empathie des lecteurs les plus sensibles. Si le XVIII<sup>e</sup> siècle a pu pleurer les malheurs d'un homme au « cœur enivré de tristesse<sup>24</sup> », des études plus récentes<sup>25</sup> mettent au jour, dans le texte de Prévost, le travail de l'humour et de l'ironie.

Dans une acception linguistique, l'ironie repose sur un décalage énonciatif permettant de repérer une différence entre ce qui est énoncé et ce qui est pensé ; plus exactement dans le roman-mémoires de Prévost, entre ce qui

<sup>21</sup> Antoine-François Prévost, *Le Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même, et traduite de l'anglais par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, éd. Jean Sgard et Philip Stewart, Paris, Desjonquères, 2003 [1731-1739], p. 1046.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 1046.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 1049. L'expression est au pluriel dans le texte, « des cœurs enivrés de tristesse » : elle fait référence à Fanny et à Cleveland qui viennent d'enterrer leur fille Cécile.

<sup>25</sup> « On discerne de plus en plus aujourd'hui la valeur critique du récit prévostien, mais aussi le travail de l'écrivain, de l'artiste, sur son récit », notent Jean Sgard et Philip Stewart dans l'édition citée de *Cleveland*. René Démoris (*Le Roman à la première personne*, Paris, Armand Colin, 1975 ; « Cleveland ou le philosophe parvenu », dans *Lectures de Cleveland*, éd. Colas Duflo, Florence Magnot et Franck Salaün, Louvain-Paris-Walpole MA, Peeters, 2010, p. 129-141) a lancé la tendance, nous semble-t-il, tendance poursuivie, entre autres spécialistes, par Marc

est écrit par le mémorialiste de la fiction et ce qui est sous-entendu par l'écrivain réel. Certes, le philosophe n'a pas conscience de ce que son « histoire » peut avoir de « comique ». Les éclats de rire que laisse entendre Phlegmaton après les retrouvailles avec Sémillantine tranchent tout à fait avec les larmes de Cleveland. L'humour dans le récit, subtilement pris en charge par l'écrivain, s'exerce aux dépens du personnage narrateur. Étymologiquement, le substantif « humour<sup>26</sup> » vient de l'anglais « *humour* », lui-même emprunté au français « humeur ». D'une certaine façon, le livre de Prévost remotive la relation sémantique, très serrée, entre humeur (mélancolique) et humour, comme si les deux termes ne pouvaient aller l'un sans l'autre.

D'un point de vue poétique, le mélange des tonalités permet de repérer l'ambiguïté de certains épisodes. Contre toute attente, la scène qui précède la mort de Cécile (laquelle succombe d'ailleurs à une langueur mélancolique) rappelle certaines comédies de Molière, *Le Médecin volant* ou *L'Amour médecin* par exemple. Déguisé en docteur, le duc de Monmouth profite de ce que Cécile soit alitée pour examiner son corps... et se perd dans la contemplation de sa poitrine dénudée. En retrait dans un coin de la chambre, Cleveland est loin de se douter de la farce cruelle qu'est en train de jouer Monmouth. L'intrusion de l'amoureux éconduit donne ainsi lieu à un intermède grotesque qui souligne l'aveuglement du personnage principal. Plus généralement, dans la fiction, les procédés d'ironie s'accordent à moquer les prétentions d'un philosophe qui manque de clairvoyance pour vivre dans le monde.

Élevé parmi les livres dans l'antre d'une caverne anglaise, Cleveland, fils caché de Cromwell, a longtemps pensé qu'il pourrait se vouer tout entier à la philosophie. « L'étude de la sagesse sera désormais ma seule occupation<sup>27</sup> », se promet-il quand le tumulte de l'existence lui laisse un peu de répit. Entre

---

Escola (« Longueur de *Cleveland* », dans *Cleveland de Prévost, l'épopée du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Jean-Paul Sermain, Paris, Desjonquères, 2006, p. 181-203), Érik Leborgne (« Du *Philosophe anglais* de Prévost au *Traité des systèmes* de Condillac : lecture de la crise de Saumur », dans *Le Philosophe romanesque*, dir. Pierre Hartmann et Florence Lotterrie, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, p. 47-70) ou Christophe Martin (« "L'éducation négative" de Cleveland », dans *Cleveland de Prévost, l'épopée du XVIII<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 50-69).

<sup>26</sup> Concernant « l'humour », précisons enfin qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le terme est très rarement employé dans le sens courant actuel, à savoir, d'après *Le Dictionnaire culturel en langue française*, sous la direction d'Alain Rey, p. 1735 : « Forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites, parfois absurdes, avec une attitude empreinte de détachement et souvent de formalisme, et impliquant souvent la mise en cause de soi-même. »

<sup>27</sup> Prévost, *op. cit.*, p. 328-329.

les événements de la vie courante et la retraite studieuse, le personnage de Prévost a fait son choix : dans le recueillement de la bibliothèque ou du cabinet, le philosophe anglais croit rester à l'abri ; au lecteur de saisir que tout au contraire, c'est l'exclusivité d'incessantes réflexions qui provoque son tourment. Au début du sixième livre, les troubles de l'attention et l'agitation de l'esprit se manifestent après que le personnage a pris la résolution de passer ses jours à la recherche de principes philosophiques pour établir une ligne de conduite. La crise de Saumur est l'une des séquences narratives les plus commentées de l'œuvre. Érik Leborgne l'analyse comme « un véritable tunnel de discours philosophique » et dégage un dispositif polyphonique qui révèle, après décomposition des différentes « voix », l'ironie « d'un romancier qui instruit le procès d'une métaphysique française bornée<sup>28</sup> ».

Au sujet de l'étiologie mélancolique, l'ironie de Prévost met surtout en évidence l'influence nocive de la retraite. Au terme des méditations du sixième livre, son personnage n'en vient-il pas à présenter le suicide comme « l'effet de la plus haute sagesse<sup>29</sup> » ? « Les lumières de la raison ne nous portent-elles pas à désirer la mort ? », demande-t-il encore. Les sophismes du discours signalent bien la déraison d'un prétendu philosophe qui sait remarquer « le désordre de [ses] humeurs » mais qui oublie d'en interroger les causes. Contrairement à ce qu'il a pu expliquer, ce n'est pas le « poison » de la mélancolie qui a « corrompu sa raison<sup>30</sup> », mais un abus de raisonnement (ou ratiocination) qui a durablement déséquilibré son humeur.

L'étude nuit à la santé de celui qui lui consacre tous ses instants. Dévorante, elle menace encore l'harmonie de la famille : après s'être retranché dans le cabinet de Saumur, le personnage de Prévost est tout près en effet de justifier l'assassinat de ses enfants. Contre les excès d'un philosophe qui se repaît de sa tristesse, contre le déséquilibre d'une pensée qui se replie sur

---

<sup>28</sup> Érik Leborgne, *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost*, Paris, Desjonquères, 2006, p. 79-80. « Cette polyphonie peut se décomposer ainsi : 1. En premier lieu, la voix originelle d'Elisabeth Cleveland, cette sirène philosophique qui finit par rendre fou son propre fils. 2. Les maximes de la mère sont elles-mêmes constituées de discours philosophiques antérieurs : ceux des Stoïciens, de Descartes et des cartésiens comme Malebranche. 3. La voix du narrateur apporte ensuite un premier point de vue critique sur cette sagesse maternelle. Le fils finit par rejeter le système de sa mère, mais n'ayant rien à y substituer, il sombre à nouveau dans sa mélancolie à tendance suicidaire. La narration prend alors en charge la description d'un cas clinique de "philosophe fou". 4. [...] La voix ironique [du] romancier. »

<sup>29</sup> Nous reprenons un exemple choisi par Érik Leborgne dans les *Figures de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>30</sup> Prévost, *op. cit.*, p. 497 pour les trois citations successivement données.

elle-même jusqu'à méconnaître toute forme de visée pratique, la fiction appelle les lecteurs à la plus grande prudence. À sa façon, elle reprend l'avertissement que Montaigne avait lui-même emprunté à saint Paul dans les *Essais* : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages<sup>31</sup>. »

### L'EFFORT DE MODÉRATION

La modération jadis louée par Montaigne constitue le point d'équilibre auquel aspire Shaftesbury au XVIII<sup>e</sup> siècle. Modération de l'humeur : les bienfaits de la raillerie et de l'enjouement parvenant à contrebalancer les excès mélancoliques. Modération du philosophe lui-même : l'exercice du soliloque l'empêchant de céder à ses penchants et de devenir « raisonnablement passionné pour lui-même<sup>32</sup> ». Modération de la vie philosophique enfin qui ne saurait se cantonner à l'étude solitaire. « Une vie sans affection naturelle, sans amitié, sans attachement à aucune sorte de société, serait pour qui en ferait l'épreuve, une vie très misérable<sup>33</sup> », écrit-il dans l'*Essai sur la raillerie et l'enjouement*. Comme l'indique le préfacier des *Œuvres complètes* de 1769, Shaftesbury a lui-même souffert du « travail pénible de cabinet<sup>34</sup> » et son voyage en Italie n'a pas suffi à lui faire recouvrer la santé. Claire Crignon-De Oliveira mentionne une lettre écrite à Pierre Coste en 1712, peu de temps avant la mort de Shaftesbury, lettre qui insiste sur les « activités stimulantes<sup>35</sup> » qui doivent aussi être celles du philosophe. Sans doute le mouvement du corps, activant la circulation du flux sanguin et des humeurs, est-il nécessaire au bon fonctionnement de l'esprit.

Dans le dernier texte écrit par Hume, court texte autobiographique intitulé *Ma Vie* (1776), se donnent aussi à lire les expériences d'un homme dont la santé a été « un peu altérée par l'ardeur du travail<sup>36</sup> ». À vrai dire, l'expression atténuée par l'usage de la locution adverbiale de faible intensité ne rend pas compte du malaise profond qui s'exprime à la fin du premier livre du *Traité de la nature humaine* (1739). Philippe Saltel souligne « le ton très

<sup>31</sup> Michel de Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre XXIX, « De la modération », éd. Jean Céard, Paris, Librairie générale française, 2001 [1580-1588], p. 304.

<sup>32</sup> L'expression qui correspond à l'esprit du *Soliloque* figure dans l'*Essai sur la raillerie et l'enjouement*, p. 220.

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Voir les *Œuvres complètes* de Shaftesbury p. 135.

<sup>35</sup> Claire Crignon-De Oliveira, *op. cit.*, p. 518.

<sup>36</sup> David Hume, *Ma Vie*, éd. et trad. Christophe Salaün, Paris, Édition Mille et une nuits, 2011 [1776], p. 86.

particulier du texte » qui révèle les « états d'âme<sup>37</sup> » de son auteur. S'y dévoile en effet la profonde « mélancolie<sup>38</sup> » de Hume confiant aux lecteurs doutes et atermoiements. Il évoque des « erreurs » et des « perplexités », il regrette « la solitude désespérée où [le] place [sa] philosophie ».

Frédéric Brahami a récemment proposé la traduction d'une lettre privée de 1734 qui annonce ces difficultés. Hume s'adresse alors à un médecin dont il espère le secours, il consigne les symptômes de sa « maladie » (le terme revient sans cesse) et fait remarquer la « dépression de [ses] esprits<sup>39</sup> ». À l'origine de cette crise, le jeune homme qui travaille déjà au *Traité de la nature humaine* repère une difficulté insurmontable, celle « de réduire l'idée en mots<sup>40</sup> ». Frédéric Brahami commente de la sorte :

bien qu'il souffre de surmenage intellectuel, ce n'est pas le surmenage que Hume désigne comme la cause de son acédie, mais l'incapacité de formuler sa pensée en des termes suffisamment précis. Ce qui rend Hume littéralement malade, c'est l'impossibilité de transformer « ses matériaux bruts » en un texte clairement ordonné<sup>41</sup>.

Dès 1734, le philosophe comprend qu'il ne peut être qu'une voie pour remédier à ce qui « déprime [ses] forces » : la recherche d'une « vie plus active ». « L'étude et le désœuvrement » aggravent la maladie : c'est un

<sup>37</sup> Voir la présentation de Philippe Saltel, p. 13 : David Hume, *L'Entendement, Traité de la nature humaine*, livre I et Appendice, éd. Philippe Saltel, trad. Philippe Baranger, Paris, Flammarion, 1995 [1739].

<sup>38</sup> Nous pouvons citer un passage tout à fait représentatif du registre pathétique qui est alors mis en œuvre, passage explicitement placé sous le signe de la mélancolie. « Le souvenir de mes erreurs et de mes perplexités passées me rend défiant pour l'avenir. L'état misérable, la faiblesse et le désordre des facultés que je dois employer dans mes recherches augmentent mes appréhensions. Et l'impossibilité d'amender ou de corriger ces facultés me réduit presque au désespoir et me fait résoudre de périr sur le rocher aride où je me trouve à présent, plutôt que de m'aventurer sur cet océan sans limites qui s'ouvre sur l'immensité. Cette vision soudaine du péril où je me trouve me frappe de mélancolie et comme cette passion, plus que tout autre, a pour habitude de s'écouter, je ne peux m'empêcher de nourrir mon désespoir de toutes les réflexions décourageantes que le présent sujet me procure en si grande abondance. » *Ibid.*, p. 356-357.

<sup>39</sup> L'intégralité de la courte lettre est traduite par Frédéric Brahami qui précise reprendre « le texte de la lettre, tel qu'il est donné par David Fate Norton, dans *The Cambridge Companion to Hume*, Cambridge University Press, 1993, p. 345-350 ». Voir Frédéric Brahami, « Savoir, mélancolie, scepticisme. La dépression du jeune Hume », *Philosophique* [En ligne], 12, mis en ligne le 6 avril 2012, consulté le 22 mai 2014. URL : <http://philosophique.revues.org/140>.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

« régime » physique qu'il convient d'adopter. Hume a-t-il lu les premiers volumes des aventures malheureuses de Cleveland? Il n'est pas interdit de le penser car on sait qu'il séjourne en France en 1734. A-t-il reconnu les maux du « philosophe anglais »? En tout cas, des convergences indéniables se laissent remarquer entre le roman-mémoires de Prévost et les conclusions du premier livre du *Traité de la nature humaine*.

À plusieurs reprises, le héros de Prévost se désole de « l'impuissance de [ses] lectures et de [ses] réflexions<sup>42</sup> ». On lui a pourtant promis, du temps de sa jeunesse, que la philosophie pourvoierait à tous ses besoins, il est aussi convaincu que la « droite raison<sup>43</sup> » peut toujours dompter les mouvements du cœur. Au sujet des limites de la philosophie, ou plus précisément de la « métaphysique », Hume prend note de cette « contradiction » confondante dans le *Traité de la nature humaine*:

Des réflexions très raffinées et métaphysiques n'ont que peu ou pas d'influence sur nous, et pourtant nous ne faisons pas et ne pouvons pas faire une règle de ce qu'elles ne devraient avoir aucune influence, ce qui implique une contradiction manifeste<sup>44</sup>.

C'est que les hommes restent des êtres de passions qui doivent aussi s'en remettre à l'énergie de l'action; à la différence du personnage de Prévost, Hume ne s'y trompe pas. Aussi les courses à cheval et la marche quotidienne doivent-elles tempérer les contraintes de la retraite studieuse: « je commençai à prendre soin de moi, j'étudiai avec modération [...] et renonçai avant d'être fatigué<sup>45</sup> », précise-t-il à son médecin. Dans le *Traité de la nature humaine*, pour compenser « l'impuissance » de la raison, « incapable de disperser [les] nuages [de la mélancolie et du délire philosophiques] », se voit saluée l'action de la « nature », le déroulement familier de la vie pourrait-on dire aujourd'hui, avec ses « affaires courantes », dîners, parties de jacquet, conversations entre amis. La philosophie ne peut rien « opposer » à la « morosité » et à « l'indolence »: « il faut s'y résoudre » et attendre que spontanément se signale le « retour d'une bonne humeur sérieuse<sup>46</sup> ».

L'originalité de l'expression signale que la bonne humeur se conçoit finalement comme le préalable nécessaire au développement de toute forme de réflexion. Indispensable à l'entreprise philosophique, la bonne humeur

<sup>42</sup> Prévost, *op. cit.*, p. 483.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 477.

<sup>44</sup> Hume, *op. cit.*, p. 361.

<sup>45</sup> Voir la lettre reproduite dans l'article précédemment cité de Frédéric Brahami.

<sup>46</sup> Hume, *op. cit.*, p. 362-363 pour les différentes citations données.

(gaieté ou joie) doit déterminer l'homme en quête de sagesse, s'appliquant à bien vivre et à bien penser. Précisément, la pratique de la philosophie et « la sphère de la vie courante<sup>47</sup> » ne se peuvent dissocier : « la vraie contemplation suppose l'intégration de la vie active en elle », conclut Frédéric Brahami au sujet de la lettre de 1734. Entre *vita contemplativa* et *vita activa*, l'antique distinction demande à être dépassée. C'est bien la leçon que retiendront les lecteurs du *Philosophe sérieux, histoire comique* : le philosophe ne pourra trouver la tranquillité de l'esprit que s'il accepte de rejoindre le monde, pour s'amuser un peu.

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 364.